Le Lit des dames

Textes de Louise Dupré, Geneviève Blais,
Mylène Durand, Catherine Harton, Carole Forget,
Claudine Bertrand, Marie-Hélène Jarry
et Diane Régimbald

Photographies d'Ariane Thézé

Vertiges

Au figuré, chacune, dans cette publication, dans l'ignorance de ce que préparaient les autres invitées, a tourné autour de l'image d'un lit, dans une chambre d'hôtel par elle choisie parmi vingt-quatre autres.

De ces lits, au premier regard, il apparaît qu'il y a peu à dire, puisqu'il s'agit de lits normaux et de leurs garnitures conventionnelles, comme il est habituel d'en trouver dans les établissements de séjour, aussi bien à la ville qu'en villégiature.

Peu à voir avec ce que, en d'autres temps, un auteur savoisien imaginait et décrivait, vers 1790, lorsqu'il rédigeait son *Voyage autour de ma chambre.*

Pourtant, peu à voir, c'est à voir ! De la « substance noire » à la « langue brûlée », des odeurs d'eau de Javel... à ce trop de chaleur « pour un début de printemps », il pourrait y avoir à s'inquiéter !

Chambre 7

Louise Du

Elle avait mal dormi, elle ne savait pourquoi. Ce n'était pas le matelas, ni le bruit, il n'y
qu'elle, ici, cette auberge se remplissait seulement l'été, durant les vacances. Elle y étai
venue, avec un amoureux, elle ne se rappelait plus en quelle année. Elle gardait un souven
fois attendri et amusé de la nuit blanche qu'ils avaient passée dans des draps qui sentaien
de Javel. Elle avait voulu y revenir pour terminer le roman qu'elle ne réussissait pas à terr
Ici, l'air frais, les balcons bleu et blanc, comme dans les villages de Grèce, elle pourrait
toute la journée, elle n'avait qu'à sortir la petite table et à se laisser bercer par le paysage.

Le patron lui avait demandé combien de temps elle comptait rester, elle lui avait répondu
l'ignorait, il l'avait regardée comme on regarde une folle, tant pis ! Elle ne lui avait pas exp
comment expliquer les soucis d'écrivain, les mots bloqués dans la gorge, l'effroi de penser
roman resterait peut-être inachevé, trois ans de travail pour ne déposer qu'une pile de fe
dans le classeur, le sentiment cuisant de l'échec.

Une belle lumière entrait par la porte ouverte, comme le matin où elle avait pris le café au l
son amoureux de passage. Le reconnaîtrait-elle ? Il avait sûrement le visage découpé de
comme elle d'ailleurs, le temps n'épargne personne. Peut-être n'était-il même plus de ce m
mais elle a chassé bien vite cette idée. Elle, elle était bien vivante et elle vivrait très vieille,
voulait, ce n'était pas parce qu'elle venait de perdre une amie du cancer qu'elle devait se
menacée. Elle pouvait prendre un moment pour respirer l'air frais avant de se remettre
manuscrit. Elle arriverait à le terminer, ce roman, elle y arriverait.

pré

avait
it déjà
ir à la
t l'eau
miner.
écrire

qu'elle
liqué,
que le
uillets

it avec
rides,
onde,
elle le
sentir
à son

Chambre 8

Geneviève Blais

l’obscurité pliée en deux puis en quatre
en mille sur les chiennes dans le passage
ne reste qu’une lumière vive quelques
poussières dans l’air tellement on sait déjà
que plus personne n’y est que déjà
une autre lèche le carrelage comme mystique
la peau jappe la langue en même temps se joue
une scène gommée derrière un arrêt sur image
derrière le grain toujours trop flou d’un arbre

Refuge

Mylène D

Comme d’habitude, elle entre dans la chambre d’un pas assuré, ses petits souliers pla
le sol. Elle aime cette chambre-ci, plus fraîche que les autres. Elle touche la pierre anci
instant à ses ancêtres inconnus, desquels ses tantes promettaient de lui parler. Mais el
maintenant, là où les longues routes entortillées l’ont menée, là où un vent chaud fouette
soleil implacable a pâli ses cheveux et coloré sa peau.

La voici devant le lit, prête à faire son travail, à rendre cette chambre impeccable. Mai
l’arrête. Une ombre sur le lit. Rien que ça. Une ombre étrange et familière. L’impression q
quelqu’un est là, prêt à la pousser sur ce lit défait, quelqu’un de plus grand, de plus fo
Son corps se raidit, mais elle ne se retourne pas. Elle n’est plus seule désormais dans la c
s’agrandit, prend toute la place, comme animé d’une volonté soudaine.

Pourtant, elle l’a fait des dizaines de fois, cette chambre ; toujours, elle efface toutes les
matin, il y a cette ombre, créée par ce soleil qui lui brûle les mollets, à travers la fenêtre. T
un début de printemps, songe-t-elle.

Elle passe en revue les lits dans lesquels elle a dormi, du plus récent jusqu’au premier dont
celui de l’enfance, jamais fait, aux draps usés et rarement changés, sur lequel se reflétait l
toujours trop chaud, peu importe la saison. Une boule s’est formée dans sa gorge sans qu’ell

Tout à coup, un bruit la fait se retourner : un homme est là, une serviette autour de la
l’air mécontent. Elle s’excuse, sa voix rauque et étrangement aiguë est celle d’une fillette
Elle se précipite vers la sortie, haletante, lance un dernier regard plein de haine vers le l
lumière chaude. Un instant, elle y voit une fillette rapetissant sous l’ombre grandissant
vain refuge là où il n’y en a pas. Il est temps de partir d’ici.

urand

ts claquant sur
ienne, songe un
lle est trop loin
ses joues, où un

s quelque chose
que derrière elle,
rt, de plus tout.
hambre où le lit

traces. Mais ce
rop chaud pour

elle se souvient,
le maudit soleil,
e s'en aperçoive.

taille, torse nu,
prise en défaut.
it inondé d'une
e, cherchant en

Chambre 14 : Le mois de mai

Catherine Harton

De ma fenêtre un pommier
je longe le chemin de ses ramifications
compte ses plaies passées ou actuelles
de ma fenêtre un amas de fleurs blanches
je jure que je pourrais reconnaître ses pollens n'importe où

partout des esquisses sombres : les vêtements, les pupilles
les poumons qui se fanent je suis au centre de mon désordre
dans le lit – le lieu sûr – s'accumule mes formes dessins
dessins, pastels, encres, j'avance comme je peux
malgré les vertiges et la terrible constellation de soi

je suis claquemurée dans une chambre trop petite
j'y refais la lecture de mes pansements
d'un fil à un autre le même jour sans cesse répété
les livres ne m'apportent rien que la substance noire
arrachée aux vivants je n'ai plus l'impression d'une saison

de mon lit j'attends que les muscles bougent
le solstice ou quelque chose de vivant je me dis
que je n'y arriverai pas seulement il y a l'odeur des fleurs
ces astérisques fragiles où j'apprends à me réfugier
j'abats mentalement le pommier qui se trouve devant moi

partout des feuilles et des ratures je vis un peu
dans la lente descente du jour un premier éclatement
je reconnais la découpe précise de mon visage
un rayon perce et s'immisce dans chaque objet
je sors de mon lit pour me consacrer à la fenêtre

La langue brûle

Carole

la langue brûle depuis le blanc
émane   ce qui me fait revenir

si un toponyme configure les plis
l'oubli ses murs   je parle de là
question de bruit dans l'air épaissi
puis fissuré
dire splendeur la nôtre
une fenêtre un titre même
sur place lumineusement lire
la souffrance toujours jeune

ce qui a été   a été
et ne peut plus ne pas avoir été

revenir se forge au corps
des pages percussion et dérobées   notre superbe
se fait-elle réversible
on ne voit pas ce que je dis
embrase
lorsque la langue dépose
si vous n'existez que par elle
quel lieu m'attache à ce monde

En italique : Vladimir Jankelevitch

Forget

Claudine Bertrand

Je déposerai ma tête
sur l’oreiller
parole voluptueuse
silence au pied du lit

J’aurai humé ton parfum
troublant le chemin nocturne
me suis enfuie sous la pluie
par la porte étroite
laissant filtrer le jour

Nue aux quatre vents
« dans le brasier de joie »

Me sachant mortelle
je veux t’inventer
dans la chambre de l’origine

Comment ne pas me crever les yeux
pour mieux te voir dans le noir

Lit avec vue

Marie-Hélène Jarry

« C’est prêt. Chambre 122, avec vue sur le lac. »

Au bout du corridor, nous trouvons notre porte. La carte est insérée dans le lecteur, la poignée cède. Nous y voilà enfin.

Dans le chaud soleil de fin d’après-midi, je m’arrête net. J’espérais un ravissement devant l’éclat du lac, c’est la vue du lit qui m’éblouit. Vagues de draps en bataille, barrage de coton blanc, îlots d’oreillers déformés. Je suis paralysée par tant d’intimité soudaine. Machinalement, je cherche d’autres traces d’activités humaines, ou des humains en activité. Alors que je devrais prudemment m’éclipser.

Mon compagnon, lui, a reculé. Il fixe la porte : « C’est bien la nôtre, la 122... » Marmonnements, incompréhension. Il fait demi-tour, je le suis.

À la réception, on s’excuse : la chambre a été libérée sans être nettoyée, une erreur du système informatique. Le préposé nous offre la 120. Identique, même confort, même vue. Oui, la femme de chambre est passée.

Quelques minutes plus tard, je suis postée sur le balcon de la chambre 120. Le lac se déploie, à la hauteur de mes désirs. Mais je ne vois qu’un lit, celui de la 122. J’imagine les acteurs et les gestes à l’origine du splendide désordre qui m’est apparu tout à l’heure, consciente de l’impossible concordance de ces visions avec la réalité de la nuit passée.

Je m’étends. Et vogue mon imagination dans le lit de la 120, confondu pour la suite du week-end avec celui de la 122.

Chambre 24

Diane Régimbald

Les draps ont couvert la nuit
aux nœuds du bois se mêle
le bleu de mer
portes ouvertes
chambre chaude
j'y reviendrai
là la mer s'entend de la petite terrasse
le jaune du soleil atteint le bois des murs
la blancheur creuse les draps
entremêlés du jour
creusent l'absence récente
m'appelle à bouleverser les heures
à oublier les gestes du lit
à figer le reste
car dehors la mer invoque le vent
il est entrée et sortie
feu et air
portée de rêves profonds
mon sursis
mon lit des autres

Notes sur la chambre

la porte de la chambre est fermée
la porte fenêtre est ouverte
un tissu rouge sur le lit blanc
une couette blanche froissée
les oreillers en dehors du lit
le calorifère et sa tablette au dessus vide
tous les murs en bois de pin
une petite œuvre au haut du lit
quasi non visible
la porte fenêtre ouverte
sur un soleil radieux
un balcon terrasse
d'où on imagine la mer
la nuit fut bonne
malgré quelques agitations
personne n'est dans le lit

©

Le Lit des dames
collectif d'auteures et d'une photographe
a été publié à Montréal
en juin 2017

ISBN : 978-2-89668-458-8

2017, chacune des auteures pour leur texte respectif,
Ariane Thézé pour les photographies
et Vertiges éditeur pour le concept.

– 0459 –

Vertiges